

Jean-Louis Cros

Gésir

*Changement de perspective sur l'affaire des
Enervés de Jumièges*

*Roman librement inspiré d'une légende médiévale et de la
peinture d'Evariste-Vital Luminais : « Les Enervés de Jumièges »
(Musée des Beaux-Arts de Rouen) qui l'illustre.*

ROMANS DU MÊME AUTEUR

Sous le pseudonyme de Louis Calvel :

UN FILM DE FAMILLE, Les Editions du Net 2013

SIX MINUTES, Les Editions du Net 2015

Sous le nom de Jean-Louis Cros :

UNE TAUPE @ L'ŒIL-DOUX, L'Harmattan 2019

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-2269-6

© Jean-Louis Cros

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

BREVE NOTE HISTORIQUE

Clovis II, descendant à la cinquième génération de Clovis 1^{er} (celui du vase de Soissons pour qui n'a pas oublié cet épisode) fut roi de Neustrie et de Bourgogne (soit le nord de l'actuelle France) de 639 à 657. Il eut trois fils : Clotaire, Childéric et Thierry, qui régnèrent successivement après sa mort dans leur palais de Clichy, capitale du royaume des Francs.

Mais environ cinq cents ans plus tard, une légende prétendit que les deux aînés avaient comploté contre leur père parti en terre sainte (ce qui n'est jamais arrivé) et avaient été punis pour cela du supplice de l'énervation (rupture du tendon d'Achille) avant d'être abandonnés sur un lit flottant emporté par la Seine et d'être finalement recueillis par les religieux de l'abbaye de Jumièges (près de Rouen).

Représentée à l'origine sous forme de Mystère chrétien, puis mise en vers par Ronsard, transposée ensuite sous le règne de Charlemagne par le moine Mabillon avant de devenir le sujet d'un tableau du peintre « pompier » Evariste-Vital Luminais (1821-1896), cette légende a ainsi nourri, comme toutes ses semblables, l'interprétation, les orientations ou les prises de position de chacun de ceux qui tour à tour s'en sont emparés.

En un sens c'est la même chose que propose alors le roman qui suit...



Les Enervés de Jumièges (E-V Luminais, 1880, Rouen, Musée des beaux-arts)

« -Sommes-nous morts ? »

Le jeune homme ouvre les paupières sur un tableau nocturne de lueurs sombres.

Devant lui, la flamme d'une bougie —que dans la demi-conscience de son réveil, un instant il a prise pour un œil- s'allonge et se couche sur un coulis d'air froid ; tandis que, sur sa gauche, une forme est allongée.

« -Sommes-nous morts ? » Se dit-il, tournant la tête vers le corps inanimé. « -Si oui, comment se fait-il que je voie dormir mon frère aîné ? Aperçoit-on encore la courbure d'un front quand on est trépassé ? »

Le bras du jeune-homme se lève, sa bouche émet un faible son. « -Et si non, pourquoi ne me répond-il pas quand je l'appelle, quand je secoue son épaule ? Pourquoi ce noir opaque autour de nous ? Et quel est ce gargouillement humide qui clapote sous nos reins comme si nous étions sur une mer de gorgones allongés ? »

Mais bientôt la douleur qui jaillit au seuil de sa conscience lui ôte de répondre toute opportunité. Une douleur comme un cri qui monte de chacune des vallées de son corps. Tellement totale qu'il en est d'abord presque asphyxié. Une douleur qui pulse, qui bat. Une douleur qui crache comme un volcan, comme un océan de lave. Il y a moins d'une minute, dans un cauchemar peuplé d'abolements dont les crocs lui lacéraient les chevilles, il grognait et se débattait ; mais au moins, sur les sentiers de son rêve, la force de courir encore il avait.

Suffoqué, il referme les yeux.

Dans l'égale nuit de ses paupières, mais à l'abri derrière elles, il lui semble progressivement deviner d'où sa souffrance naît. C'est sur ses mollets que s'acharne la mâchoire, c'est là qu'elle déchiquète sa chair de

ses canines ensanglantées...

Et l'haleine de cette gueule incline la tête du jeune homme en arrière. Il transpire, il s'évanouit. Ses longs cheveux collés par la brume glacée tracent un lacis sur ses joues, son cou.

Une seule mèche emportée par la brise s'envole puis, finalement, sur son visage, vient, comme les autres, se coller.

Il rouvre les yeux. La bougie est toujours là, et le profil de son frère rougeoit des évanescences du minuscule fanal.

Combien de temps s'est écoulé ? N'a-t-il fait que croire s'évanouir ? « -Enfer ou pas, il faut apaiser cette douleur qui enfle à nouveau jusqu'à sa poitrine » songe-t-il alors. Et puisque une profondeur froide semble les porter, son aîné et lui, allongés dans cette nuit ; il songe à risquer d'éteindre, en l'y plongeant, la braise de ses mollets.

Mais quelles hydres peuplent ce gargouillant inconnu ? Ne vont-elles pas lui dévorer les pieds ? Lui avaler les tibias ? Il déplace ses doigts, atteint un rebord qui semble fait de bois, le franchit, passe au-delà, découvre le vide, laisse sa main y plonger... La substance qu'il rencontre enfin à bras tendu a bien le toucher caressant d'un liquide glacé.

De l'eau, oui on dirait de l'eau.

Alors, avec de lentes précautions, les mains sous le genou, les coudes près du cœur, par dessus bord il déplace un premier pied. Puis, les tempes battantes, sous la surface noire, il l'enfonce lentement... Rien ne se passe... Aucun résultat... Il persiste, plonge plus loin, jusqu'à ressentir enfin l'effet d'une fraîcheur, mais seulement quand baigne le genou ! Le jeune homme ne comprend pas. Ses orteils, ses chevilles semblent avoir disparu. Ou perdu la faculté de ressentir le froid.

Pourtant, quelques instants plus tard, la douleur doucement se rétracte et peu à peu se fait précise. Un tranché. Un coup de rasoir qui semble encercler le bas de ses jambes comme un cisailant lacet.

Il ne bouge plus. Vers ce trait, les mâchoires qui le broyaient refluent. Un peu. La transpiration ruisselle moins le long de ses cheveux, le nœud

se desserre légèrement au creux de son estomac.

Alors, assis au bord de ce qui lui paraît être une embarcation, sa chemise déchirée collant par plaques à sa poitrine, il croit apercevoir dans ce noir de l'eau faiblement teinté de cire, le nénuphar sombre de son sang jusqu'à la surface remonter.

Le jeune homme n'a pas bougé.

Dans la souffrance qui s'apaise, il se souvient : les hommes d'armes le tirant brutalement du sommeil. Quand était-ce ? Hier ? Il y a dix jours ? Aux premières heures de cette même nuit ? Comment savoir ? Dans tous les cas, voilà une chose sûre : il s'est couché en enfilant cette chemise qui est maintenant en lambeaux sur lui, et de sang maculée.

Il se revoit en effet dans cette mansarde du château où sa mère, le temps des fêtes de Saint Jean, l'avait éloigné. Il était assis sur le bord de ce drôle de petit lit, et passait ses manches de soie aux ourlets brodés. L'un est à présent arraché ; et l'autre, décousu, dessine un serpent sur le dos de sa main. « -Mes tortionnaires, ni personne, n'a pris la peine de me changer ! », se dit-il ; ce qui tendrait à prouver que le gouffre noir dans sa mémoire n'est pas plus large que la durée séparant le crépuscule du lever.

Là, deux visages lui reviennent à l'esprit : il les avait entr'aperçus dans sa chambre, par la lueur vacillante des torches brusquement enfiévrée. L'un était moustachu, l'autre avait des yeux globuleux... Et tous deux faisaient partie de la garde rapprochée de sa mère, il en est sûr. Serait-ce alors elle qui... ?...

Mais une aile lui effleure la joue. Il sursaute. Quelqu'un, quelque chose l'a silencieusement frôlé. Revenant, chouette, chauve-souris ? Son cœur s'emballe encore. Ses yeux cherchent dans le noir... Mais tout ce qu'ils aperçoivent est un panneau de bois juste derrière son épaule, un dossoir, dirait-on. Une paroi. Du bout des doigts il en parcourt la surface. Elle est cirée. Et travaillée de volutes, de rosaces. Vers le bas il rencontre un oreiller. Celui sur lequel il était couché avant de se réveiller probablement ; il est encore chaud et humide. Alors son esprit ne fait qu'un tour : un cercueil ! Oui, lui et son frère ont été allongés dans un

cercueil. Flottant qui plus est. Ce qui expliquerait la chape d'obscurité... Levant les mains, il en cherche le couvercle, mais dans le même temps, comme éveillés par son geste, mille autres êtres invisibles fondent soudain sur lui et lui cinglent le visage, lui griffent la peau des avant-bras tels une nuée de criquets. Il se recroqueville. Les morsures, les piqûres qui le criblent de toutes parts sont accompagnées d'un bruissement furieux. Il se blottit. Il geint. Il attend le moment où l'une d'elles va lui crever les yeux, lui arracher les lèvres.

Alors dans cet assaut de becs, cette volée de griffes, sa dernière pensée se surprend à voir surgir devant lui le regard implorant de l'enfant. Begga s'appelait-elle. Et elle pleurait. Et il se souvient dans la même fraction de conscience que cette même image lui était déjà, comme un éclair, revenue quand ses ravisseurs à son petit lit l'avaient arraché. « -Elle l'avait dénoncé ! », s'était-il aussitôt dit, et l'on venait l'en punir ! A présent la voilà à nouveau, donc, qui lui fait face dans la nuit... Preuve que, oui, son châtement se poursuit. Pour ce qu'ensemble ils ont fait, la jeune fille a déjà été punie comme il sait ; et c'est à présent son tour de voir son corps de mille dards à jamais lacéré...

Et puis brusquement tout a cessé. L'attaque a fini. Le bruissement des becs furieux aussi ; et le jeune homme n'a plus entendu que son propre souffle dans le paisible clapotis.

Prudemment, il a déroulé ses bras d'autour son visage, s'est redressé de la paroi cirée contre laquelle il s'était affaissé, et s'est palpé : le torse, le ventre, les jambes. Ils étaient couverts de particules. Alors sur sa gauche, sa main a-t-il ensuite timidement tendue pour explorer le corps entier de son frère, qui toujours dormait, à moins qu'il ne fût mort. Et là, semblablement : tout était jonché de parcelles dures et acérées. De quoi s'agissait-il ? Au jugé, entre deux doigts, il en avait saisi une pincée. Elles étaient légères et tranchantes à la fois... puis, il les avait fait craquer sous ses dents à cause de ne pouvoir les voir... Des brindilles aurait-on dit, ou des morceaux d'os. Lui et son frère de canines volantes avaient-ils été criblés ? « -Oui, dans l'au-delà ! avait-il alors pensé. Ils ne pouvaient être que dans l'au-delà... Où, sinon, pourraient-ils avoir été envoyés ? »

Mais maintenant, toujours assis dans l'obscurité, les jambes oubliées dans l'eau où la douleur s'est presque dissipée, son esprit sort des nimbes et travaille. « -S'ils n'étaient pas morts et en enfer, si ce n'était pas un cercueil qui les enfermait, mais un radeau de pénitence, un pilori pour suppliciés bien vivants qui les emportait ? Sans paroi ni couvercle il aurait été conçu pour y faire subir aux condamnés toutes les souffrances à l'envi ? » En effet, le jeune homme connaît les crucifixions gravées aux frontispices des lieux de culte qui partout fleurissent. De plus, un butin, par un des ses oncles rapporté, ne représente-t-il pas une roue à écarteler, qu'un certain maître flamand, sur un parchemin, est censé avoir dessinée ? Alors pourquoi pas un radeau de torture dans la nuit, sur lequel par mille archers seraient lancés mille dards, mille ergots, mille pointes aiguisées ?

Pourtant, tournant la tête, il reconnaît clairement que, sur leur

embarcation commune, c'est bien son frère qui dort. Or qu'a-t-il à se reprocher, lui ? Parti en guerre depuis six semaines, il n'était pas cette nuit-là dans le grand lit seigneurial où l'enfant aussi gisait... A moins que son aîné ne soit justement mort au combat et que son corps sans vie ne lui revienne en songe... A moins encore que lui-même ne croie le voir ; comme si, trépassé et son âme devenue un esprit, il se trouvait en train de planer et survoler le corps allongé du guerrier... Après tout, il y a quelques minutes, ne croyait-il pas tout autant aux loups qui lui attaquaient les mollets ?

Il s'apprête à toucher encore son frère au bras, à vérifier qu'il est bien là, chaud et respirant, quand, au loin, une lueur devant eux émerge peu à peu de l'ombre. Une braise lointaine. « -La porte d'Hadès derrière laquelle les attend Moloch ? »

Il se dresse, se penche, fait écran de sa main libre pour masquer la faible mais pourtant aveuglante lueur de la bougie...

C'est à ce moment qu'un choc dans les profondeurs obscures fait brutalement virer l'embarcation au bord de laquelle il est assis. Déséquilibré, le jeune homme agite ses jambes, mais, comme si leur office de contrepoids ces dernières refusaient d'exécuter, heurtant un coude au bois ciré, il glisse irrémédiablement par-dessus bord, et sans que le plus vif de ses efforts ne puisse le retenir, dans l'eau se voit précipité !

Le sombre liquide est froid. Sa chemise autour de lui est aussitôt toute gonflée.

Le jour s'est levé maintenant et le pèlerin ses affaires a fini de rassembler. Debout sur le bord de cette rivière, son chien noir, museau au ras du sol furetant autour de lui, il jette un dernier regard au décor, cadre de la mémorable vision qui du sommeil l'a tiré.

Sur ce fond de rideau d'arbres fermant la vue au-delà de la rive en face, et qui, par cette nuit sans lune avait pris l'aspect d'un épais mur bruissant de ténèbres, il réentend d'abord les remous et les éclaboussures. C'est ce bruit qui l'avait alerté. Quelqu'un nageait, ou s'agitait dans l'eau. Il avait alors soulevé une paupière et posé aussitôt sa main sur sa dague à poignée cuivrée. Et puis, son chien grognant doucement près de son oreille, il avait vu sortir de l'ombre, d'abord un lumignon, petite flamme hésitante, puis, seulement éclairé par les dernières braises de son bivouac, cet étrange vaisseau.

Un lit.

Comme un radeau royal, fourni de toutes ses soieries, ses couvertures brodées et ses boiseries travaillées, une couche flottait sur la Seine, entraînée par le courant et ornée à la proue d'une bougie allumée !

Sa vision lui avait d'emblée fait croire qu'il dormait encore, mais la précision des halètements qui montaient de la surface, leur tonalité rauque en particulier, l'avait vite convaincu que c'était bien réalité. Avec ses cheveux longs jusqu'aux épaules, clairement visibles sur la blancheur du dos de la chemise, on aurait en effet pu d'abord penser que le noyé était une femme ; mais les grommellements virils de ses efforts ne laissaient aucun doute. C'était un homme. Il s'accrochait au radeau et luttait pour ne pas sombrer.

Cramponné d'une main au rebord qui l'entraîne, l'onde jusqu'au cou, le jeune homme se débat. Ses genoux heurtent les rochers du fond proche, mais pourtant : impossible de se tenir dressé ! Il prend réellement peur, cette fois ! Son halètement se fait court, il ne sait pas nager, des vaguelettes emplissent sa bouche, il manque une ou deux fois de lâcher prise, de se noyer, mais sa terreur vient encore d'ailleurs. Oubliée la méphistophélique lueur lointaine, oubliée la nuit et ses pointes de flèches surgies de l'obscurité, oubliée la fantomatique présence de son frère près de lui ; tout son esprit est soudain rempli de la panique qui gigote maintenant au bout de ses tibias. En effet, c'est comme si ses pieds ne réagissaient plus ! Ils sont pantelants et fous, inertes et morts.

Le jeune homme sent pourtant ses orteils racler le fond, et leurs intervalles s'emplir de gravier, d'herbes flottantes qu'ils arrachent au passage ; mais lorsqu'il les pose à plat et leur demande de se redresser : rien ! Il a beau bander ses mollets, aussitôt son corps de dix-neuf ans replonge à la renverse, se recouche en avant dans l'eau, et boit encore le liquide vaseux... Tandis que sa chemise lui remonte au visage, l'enveloppant, l'étouffant, lui cachant jusqu'à l'élément qui l'engloutit.

Au bout de la quatre ou cinquième tentative, alors, il doit se rendre à l'évidence : à l'extrémité de son corps, là-bas au fond de l'eau, lui, Clotaire, fils cadet du roi Clovis, a toujours des pieds, mais ceux-ci de ne plus lui obéir ont décidé.

Enfin, il avait semblé au pèlerin qu'une deuxième silhouette était allongée sur la surprenante embarcation. Mais les braises de son foyer étaient faibles à cette heure matinale et leur lueur sans clarté. Il ne pouvait donc en être sûr. De plus, se disait-il, l'autre déployait tant d'énergie, faisait tant de bruit et agitait tant la couche flottante pour tenter de reprendre pied qu'il était impossible au plus profond dormeur qui soit de ne pas en être alerté. Peut-être alors que son immobilité était due au fait qu'il n'existait pas. Un simple amas de couvertures ou autres objets...

Et puis l'étrange barque avait disparu dans la nuit, laissant seulement au bout d'un sillage de questions, le mur bruisant des arbres sur la rive en face.

Le pèlerin avait alors lâché le pommeau cuivré et son chien s'était recouché, mais ni l'un ni l'autre n'avaient vraiment pu s'apaiser. Quelque chose de grave était arrivé. Il ne savait pas quoi, mais il en était persuadé. Ce lit richement chamarré, ces dorures, ce tabernacle, cette bougie dans la nuit : tout indiquait une origine noble, voire même davantage. Et son expérience des hommes de son temps lui avait depuis longtemps enseigné que les conflits entre puissants ne conduisent que rarement à la paix du bas-peuple, ni à sa tranquillité. Qu'un roi burgonde, qu'un duc de Neustrie ou d'Austrasie ait été assassiné, et, la faide jouant, l'on ne tarderait pas à voir des armées déferler sur la campagne pour le venger, des soudards ivres les portes des masures défoncer, des cavaliers brandir leurs glaives et en user pour trancher tout ce qui dépasserait. Ce paysage paisible de berges verdoyantes deviendrait alors un champ de carnage, un rivage horrifié sur lequel courraient éperdument des villageois mutilés, des familles échevelées, des vierges profanées, et la rivière elle-même de sang rougirait.

Pour quelle nouvelle interminable durée ?

Debout, le pèlerin soupire. Puis il empoigne son bâton et se met en marche. « -Au prochain village ! » songe-il. Puisqu'il chemine dans le sens du courant, les habitants du premier bourg qu'il va traverser auront sans aucun doute au même spectacle assisté, et l'ayant vu en pleine lumière, et non de nuit finissante comme lui, ils seront à coup sûr, mieux que lui, informés.